

Pour jouer Franziska

Sources

Carl Paul Janz, *Nietzsche, biographie*, 3 tomes.

Nietzsche, *Autoportrait*, choix de lettres, présenté par Jean-François Pestoureau.

Ecce homo.

« Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur »

« Pourquoi je suis si sage, 3 », *Ecce homo*

La mère de Nietzsche, Franziska, est une femme de pasteur ordinaire, pieuse et sévère, possessive et autoritaire, mais soumise à son mari, qui décède précocement.

Elle va ensuite beaucoup souffrir de la vie et de l'œuvre « immorale » de son fils et, lorsque celui-ci tombera malade, elle pourra enfin le retrouver, et se dévouer à lui, jusqu'à la mort, le posséder enfin tout entier, pour elle seule.

Les relations entre N et sa mère, comme avec sa sœur, sont très ambivalentes : c'est à la fois la personne dont il se sent le plus éloigné, et en même temps la mère sévère mais aimante qui a accompagné son enfance et avec laquelle il ne peut pas rompre. Même lorsqu'il s'opposera « définitivement » à elle, il continuera à en dépendre et à lui demander colis de nourriture et remèdes pour sa santé défaillante.

Née le 2 février 1826, se marie le 10 août 1843 avec Karl Ludwig Nietzsche.

Franziska a hérité de ses parents une « aversion pour la médecine officielle, ainsi que le goût de la nature, des réveils matinaux et des exercices physiques, [son père] le pasteur Oehler jouait même dans toute la région le rôle d'un rebouteux qu'on appelait en consultation quand les médecins avaient renoncé à soigner un malade » (Janz, I, p. 30)

« Elle avait un joli visage mais son front était un peu trop grand et anguleux et le regard de ses yeux bruns tout à fait enfantin et naïf (...) son éducation avait exigé d'elle avant tout obéissance et modestie et une piété inébranlable ». On conçoit à quel point les idées de son fils chéri, Fritz, ont pu la perturber et combien elle a pu percevoir à la fois comme un châtiment et une épreuve qui lui était destinée, la maladie de N.

Lorsque N était un bébé, il a eu un petit retard à parler, le médecin de famille, nous dit-on, remarqua que cela était dû à Franziska, trop attentive aux moindres gestes de son fils qu'elle dispensait ainsi de la nécessité de s'exprimer en paroles (id. 33).

Je me souviens que, selon ce que racontait mon père, j'avais la même difficulté, et que celui-ci diagnostiqua la même attitude trop attentive de la part de mes grands parents maternels chez lesquels j'avais passé plusieurs mois. Il me « guérit » dit-on en ne me donnant à manger que si je prononçais le nom de ce que je désirais.

Ces éléments que nous avons sur la toute petite enfance de N sont précieux, ainsi son goût pour les improvisations au piano remontent au temps où il écoutait son père « l'enfant était tout transporté quand son père se mettait au piano pour improviser » (id.)

Janz décrit le caractère de F de manière un peu primaire « son instinct maternel était quasi animal et comme sa vie affective manquait de profondeur et d'ampleur, elle conserva en fin de compte son sang-froid face à toute sollicitation sentimentale extérieure. »

et

« Sa manière de nourrir les enfants témoignait d'un grand discernement en regard des pratiques de son temps : elle leur donnait beaucoup de légumes, de fruits, de farineux et peu

de viande, ni bière ni vin, contrairement à l'usage de l'époque qui considérait la viande et l'alcool comme des facteurs de croissance. Tôt elle poussa son fils à pratiquer toutes sortes de sports comme la natation, le patinage, la luge. Et surtout, elle faisait preuve d'une fermeté dans l'éducation des enfants et ne les gâtait absolument pas. Elle suivait en cela à la lettre les principes sains de sa famille. » (38-39)

Sur la moralité du jeune Nietzsche, cette lettre écrite à sa mère, le 16 avril 1863 [il a 18 ans et demi] où il regrette amèrement de s'être laissé aller à trop boire :

« T'écrire aujourd'hui m'est une des choses les plus désagréables et les plus tristes que j'ai jamais eues à faire. C'est que j'ai commis une faute grave et ne sais si tu me pardonneras et si tu le peux (...) *N explique alors qu'il s'est enivré, il poursuit* Que je sois très abattu et contrarié, tu peux l'imaginer, surtout à cause du chagrin que je te cause avec une histoire aussi indigne, comme il n'y en avait encore jamais eu dans mon existence (...) Écris-moi donc très vite et très sévèrement car je le mérite, et personne ne sait mieux que moi ô combien. » (*Autoportrait*, p. 53-54)

On peut dire que son éducation avait étouffé en elle tout ce qui n'était pas « convenable », elle était cependant ambivalente : à la fois très proche de Fritz mais en même temps prompte à réprimer ce qui n'était pas convenable. N du donc se construire de manière contrainte contre sa mère, sans pouvoir rompre le lien affectif très fort qui le reliait à elle et qui se réactiva de manière fusionnelle au moment de la maladie. Ses réactions violentes de rejet de sa mère, dans les premiers temps de la maladie, en janvier 1889, suivis de sa soumission progressive, bien qu'accompagnée d'excès et de révoltes ponctuelles, sont caractéristiques de cette relation. De même F tout en contrôlant son enfant, revenu dans son giron, savait le laisser s'exprimer car elle était, malgré sa rigidité, soucieuse du bien être de son fils.

Janz écrit « L'existence intellectuelle de N se constituera sur la rupture totale et définitive d'avec sa mère, et sa conception du monde se formera complètement sans elle [il retiendra cependant le goût pour la nature] en y perdant toutefois un soutien essentiel : celui de l'enracinement dans le maternel, dans la chaleur émoullente du sentiment » (40).

Ce détachement de la mère s'il est sensible au niveau intellectuel n'est cependant que partiel et souvent ambivalent – par exemple sur la question du mariage où N oscille entre une position très traditionnelle et une position anticonformiste :

Une lettre de N alors qu'il a maintenant 23 ans, montre comment il est encore sous l'influence de sa mère, et comment il essaye de combiner la morale avec ses plans d'avenir alors que, quelques années plus tard, il se déchainera contre l'hypocrisie du mariage :

« Le plan que Mlle von Meysenburg [Malwida] désigne définitivement comme à ne pas perdre de vue et à la réalisation duquel tu dois contribuer est le suivant : Nous avons acquis la conviction qu'à la longue mon existence universitaire à Bâle n'est pas tenable, que je ne pourrais dans le meilleur des cas en venir à bout sans qu'il en coûte à tous mes projets plus importants, et cela au sacrifice total de ma santé. Bien entendu, il me faudra encore passer là-bas l'hiver prochain dans ces conditions, mais c'en sera fini à Pâques 1878, pour autant que l'autre combinaison réussisse, c'est-à-dire mon mariage avec une femme qui me corresponde mais nécessairement fortunée « Bonne, *mais* riche », comme a dit Mlle von Meysenburg, dont le « mais » nous a beaucoup fait rire. Avec cette épouse, je passerai les prochaines années à Rome, lieu parfaitement propice à la santé, à la compagnie et aux études. Le projet doit être

mené à bien cet été en Suisse, de sorte qu'à l'automne je revienne marié à Bâle. Différentes 'créatures' sont invitées à venir en Suisse. » (*Autoportrait*, p. 120)

Cette dépendance se manifeste notamment par les demandes constantes d'envoi de vivres, de l'adolescence jusqu'à l'âge mûr.

Ses lettres à sa mère sont en grande partie dédiées à ces demandes d'aliments, à ces comptes rendus alimentaires et liés à sa santé :

« Ainsi commencent les envois de Namburg, écrit Janz de l'été 1879, qui pendant les dix années à venir, ne le laisseront jamais au dépourvu. À sa mère, il écrit mi-juillet : 'Je vis au calme, j'ai du lait et des œufs excellents', et en post-scriptum : 'd'ici un mois, je demanderai peut-être un approvisionnement en saucisses mais pas avant.' Le 21 juillet, il peut annoncer à sa mère : 'L'estomac, maintenant que je me nourris moi-même dans ma chambre (lait, langue, pruneaux (séchés), pain et biscottes), me laisse parfaitement tranquille. Je ne suis pas encore allé une seule fois à l'hôtel ni au restaurant'. »

Janz, II, 306

On peut se demander si les problèmes de santé de N et sa relation particulière à l'alimentation ne sont pas dus en (grande ?) partie à cette dépendance profonde à la mère qu'il peut d'autant moins couper qu'il proclame violemment sa rupture au niveau intellectuel et moral.

La tentation de revenir au pays natal, dans le giron maternel, s'exprime d'ailleurs dans les moments de crise :

« Il est un état, où il me semble plus avisé de s'en remettre à la proximité de sa mère, de son pays natal, et de ses souvenirs d'enfance » (Janz, II, 312). Il envisagera aussi de louer une petite tour à Naumburg et d'y cultiver un jardin, projet d'installation, comme souvent chez N, sans lendemain.

De retour à Naumburg à l'automne 1879, par exemple, sa mère le gâte « avec de jolis plats, de jolies promenades et de jolies nouvelles » ainsi qu'il l'écrit à sa sœur Elizabeth.

Quatre ans plus tard, la séparation avec la famille s'est effectuée et l'antimoraliste a pris son essor, mais il dépend encore de sa mère, et de sa sœur, pour des colis alimentaires, des recettes médicales... Il écrit à son ami le plus proche, Franz Overbeck :

« La séparation d'avec ma famille commence à m'apparaître comme un véritable bienfait ; ah ! si tu savais ce que sur ce chapitre j'ai eu à surmonter (depuis ma naissance). Je n'aime pas ma mère et entendre la voix de ma sœur me cause du déplaisir ; je suis *toujours* tombé malade quand j'étais avec elles. Nous ne nous sommes jamais 'disputés', même l'été dernier ; je sais bien m'y prendre avec elles, mais cela ne me réussit pas. »

(6 mars 1883, de Gênes, id. 197)

et un an plus tard, dans une lettre à sa mère :

« Je sais *parfaitement*, et depuis l'enfance, la distance morale qui me sépare de vous [sa mère et sa sœur], et il m'a fallu toute ma clémence, toute ma patience et toute ma retenue pour ne pas vous la rendre par trop perceptible. Ne saisissez-vous donc rien de la répugnance qu'il me faut surmonter à être apparenté à des personnes d'aussi près que vous l'êtes ? D'où vient que je vomis dès lors que je lis une lettre de ma sœur et qu'il me faut avaler ce mélange de sottise et d'impertinence qui même se drape encore dans la moralité ? » (jv-fv 1884, de Nice, brouillon de lettre à sa mère, id. 218)

Les échanges épistolaires avec sa mère continueront en se limitant aux nouvelles sur la nourriture, la santé...

Une des dernières lettres à sa mère, le 3 décembre 1887, de Nice, un an environ avant la folie :

« Ma bonne vieille mère, nous avons presque sans interruption un *triste* temps qui me pèse ; si bien que ni ma santé ni mon travail ne progressent. Cependant j'aurais des raisons d'être de bonne humeur : de belles lettres, et inattendues, de toutes les régions du monde. Ton fils est enfin devenu une puissance : il fortifie et reconforte, il fait le 'beau temps' pour autrui. Je prie aussi qu'on m'épargne dorénavant la littérature anti-sémitique. » (id. 256)

Tout ce contexte permet de comprendre le retour dans le giron de sa mère, après la grande crise de janvier 1989.

Nous avons déjà travaillé cet aspect de la relation et je t'ai donné quelques extraits de la biographie de Janz.

Après une dernière rébellion « de véritables crises de folie furieuse qui allaient jusqu'à se diriger contre sa propre mère » en janvier (Janz, 471), Fritz redevient l'enfant docile et obéissant, même si parfois coléreux et boudeur, qu'il était dans son enfance, F a enfin « un fils qui était de nouveau à elle et qui était redevenu un enfant » (id. 501)

« 'Je lui ai fait la lecture (...) en lui caressant le front tout le temps et en lui laissant de temps en temps ma main quelques secondes sur le front, il semble que cela lui fait du bien' (...) ainsi la mère épie les réactions de son fils, elle se plie à ses bizarreries mais, d'une main de velours, elle prend de plus en plus le commandement » Parfois Fritz se rebelle se rebelle, mais la mère le menace et le rend à nouveau dépendant d'elle [j'ai intégré ces relations dans la scène que nous travaillons] et Franziska peut écrire : 'Ma vie certes n'est pas facile (mais) personne ne peut mieux comprendre un enfant que sa mère (...) je reconnais la main de Dieu, et elle ajoute, n'avons nous pas encore bien souvent nos petits et nos grands moments qui le font rire de si bon cœur comme autrefois ?' et Janz conclut : **La boucle est bouclée, l'enfant est complètement retourné dans le giron maternel.** »

(Janz, 502-509)